

CLAUDINE
DESMARTEAU

COMME DES FRÈRES

The background of the top half of the cover features three individuals in mid-air, performing backflips against a clear, light blue sky. The person on the left is wearing a red shirt and dark shorts. The person in the center is wearing a dark shirt and light-colored shorts. The person on the right is wearing a black long-sleeved shirt and light-colored shorts. The overall composition is dynamic and energetic.

EXTRAIT

EN LIBRAIRIE
LE 4 MARS

**On se sentait
libres, vivants,
invincibles**

© L'Iconoclaste, Paris, 2020
Tous droits réservés pour tous pays.

L'Iconoclaste
26, rue Jacob, 75006 Paris
Tél.: 01 42 17 47 80
iconoclaste@editions-iconoclaste.fr
www.editions-iconoclaste.fr

CLAUDINE
DESMARTEAU

COMME
DES FRÈRES



L'ICONOCLASTE
ROMAN

à Michel et Annie

La tristesse a une couleur – pour moi gris serpilière. La couleur du ciel après la pluie.

La peur a une odeur. Les chiens la reniflent, on m'a appris ça quand j'étais môme. Il faut éviter de transpirer la trouille quand on croise un chien. À l'école et au collègue c'est pareil. On est comme des chiens. La peur on la renifle. Elle rend agressif. Elle excite la meute.

Tu sues des mains

Tu pues des mains

Tu sues du cul

Tu pues du cul

Le dégoût de soi, il n'a ni goût ni odeur. Il serre la gorge. Il dessèche les mains et la bouche.

En Bretagne. J'avais six ou sept ans, j'étais allé pêcher la crevette avec mon grand-père. Il donnait des coups de filet énergiques, soulevant des gros paquets d'algues. De temps à autre, il poussait un cri de joie en chopant deux ou trois crevettes frétilantes dans son filet. Je m'étais éloigné de lui, et lui de moi. J'avais pêché quelques grosses crevettes, je ne voyais pas le temps passer. Quand j'ai levé la tête, je me suis aperçu que j'étais cerné par la mer. Je me rappelle du ciel, très bleu. De la lumière. Très dure en ce milieu d'après-midi. Le vent s'était levé et la mer, plus agitée, avait changé de couleur. Un bleu presque noir. Je cherchais des yeux la casquette blanche de mon grand-père. Personne à l'horizon, à part les mouettes qui gueulaient plus fort que moi – ma petite voix ne portait pas bien loin, quand j'appelais mon grand-père en chialant à moitié. Dingue comment elle monte vite, la mer, par gros coefficient. 104, ce jour-là. Mon grand-père avait paniqué. Il était venu me chercher en

trébuchant sur ses vieilles guiboles dans les rochers et il s'était vautré en glissant sur les algues brunes, plates, larges et luisantes. Il m'avait pris sur ses épaules. Je m'agrippais à son cou en l'étranglant presque. Au retour il avait de l'eau jusqu'à la taille et on sentait la force du courant. Je me rappelle ce qui m'avait le plus terrifié : ne plus reconnaître ce paysage familier.

Le dégoût de soi, il encercle en douce et en silence, à toute allure, comme la marée montante par gros coefficient.

Je partirais bien en vacances de moi. Sans laisser d'adresse. Pas envie de croiser ma sale gueule dans le miroir fixé sur la porte de ma chambre, mais impossible de sortir par la fenêtre. À moins de faire un saut dans le vide. C'est en oiseau, que je veux me réincarner. J'hésite entre le merle et la chouette. La chouette, plutôt. Il y avait une chouette chez mes grands-parents. Une dame blanche. Elle nichait dans le toit d'un cabanon, au fond du jardin. Elle sortait le soir, on la voyait voler en silence, planer au-dessus du champ des voisins. Avec sa grosse tête et ses yeux laser. J'adorais ça, regarder voler la chouette dans la fraîcheur du soir. Je vais croiser

mon reflet dans le miroir et je ne me reconnaîtrai pas. Ma peau aura la couleur de la cire. Mes yeux seront en verre ou en plastique, comme ceux des figurines que je collectionnais quand j'étais petit. J'aimais bien être petit. Tout ce qui comptait, c'était d'avoir la nouvelle figurine. J'ai toujours aimé collectionner. J'en avais jamais assez. Je faisais des fixettes qui duraient plusieurs mois. Il y a eu les Pokémon. Après c'étaient les Gormiti. Puis les Bakugan. Et les Transformers. Les animaux en plastique, ceux de la marque Schleich – hyper réalistes, les plus beaux. Tyrannosaure, brachiosaure, ankylosaure, stégosaure, vélociraptor, tricératops, kentrosaure, spinosaure... Il me les fallait tous. Hippopotame, rhinocéros, tigre, ours brun, gorille, panda. Les animaux marins, aussi. Baleine, cachalot, orque, poulpe... Rangés dans des caisses en plastique à l'abri de la poussière, sous mon lit. Ils sommeillent, ils comatent. Pas tout à fait morts mais presque. Comme moi ce matin. Quand je voulais une nouvelle figurine ou un nouvel animal Schleich, je harcelais mes parents jusqu'à ce qu'ils finissent par craquer. Ma mère, ou

mon père, ou les deux. Et ils s'engueulaient. Je me faisais traiter de gâté-pourri mais j'en avais rien à foutre. Je l'avais eu, mon tricératops. Et deux jours après, je voulais le spinosaure. Plus que tout au monde, je le voulais. Je les rangeais sur une étagère et c'était magnifique de les voir tous alignés, par familles. Quand mes potes venaient à la maison, on jouait avec et souvent ils avaient envie d'embarquer le plus gros, le plus rare. Je refusais, évidemment, et on s'embrouillait. Un jour Kevin a volé mon poulpe. Quand je m'en suis aperçu, j'ai piqué une crise. Ma mère a appelé la sienne, qui a trouvé le poulpe dans le sac à dos de Kevin. Elle me l'a rapporté et Kevin a été puni. Il m'a fait la gueule pendant une semaine. Je n'ai plus joué avec le poulpe, après.

À l'école je n'étais ni très bon ni très mauvais, j'avais plein de potes, on faisait des concours de crachat et de longueur de quéquette. Les filles cherchaient à nous embrouiller. J'avais peur d'elles – d'une, surtout. Laura. Elle me touchait, me bousculait, me poursuivait dans la cour de récré. « Elle te veut », disaient mes potes. Moi je voulais un kentrosaure

Schleich mais il était en rupture de stock et j'avais les boules. Ma vie ressemblait au paradis. J'aimerais faire une petite marche arrière. Remonter le cours du temps. Effacer la journée maudite. Remonter à l'époque des dinosaures Schleich. Ou pas si loin. Quelques années. Six ans et quatre mois, pour être précis.

Ça s'est passé un samedi.
Depuis, je hais les samedis.
J'avais seize ans.
Depuis, je ne sais plus si je suis jeune ou vieux.
Vingt-deux ans ce n'est pas vieux.
Bien sûr que c'est jeune, vingt-deux ans.
Ce que je sais, c'est que mon adolescence a pris fin
ce samedi-là.

Kevin, je le connais depuis le CP. On était toute une bande d'inséparables : Lucas, Thomas, Ryan, Saïd, Idriss, Kevin et moi. On jouait à déli-délo, au Seigneur des anneaux, à chat, à cache-cache et surtout, au foot. Il était nerveux, le Kevin. Il suffisait d'un rien pour qu'il pète un câble, qu'il dégaine les poings, qu'il se mette à chialer, même. Ça pourrissait l'ambiance et j'essayais de le faire rire pour détendre l'atmosphère. Parfois ça l'enrageait encore plus et il me balançait un grand coup de pied dans le tibia, mais la plupart du temps, ça fonctionnait. Entre deux hoquets, il se mettait à rire et on pouvait reprendre le jeu.

C'était le père de Kevin qui venait le chercher à l'école, plus souvent que sa mère. Lui aussi était du genre sec et nerveux. Il ne tenait pas en place. Zieutait sa montre toutes les trois secondes. Toujours à mastiquer, et j'aurais pas aimé être à la place du chewing-gum. Toute la musculature de son cou travaillait à écrabouiller le chewing-gum entre ses molaires, c'était impressionnant. Un jour – je ne sais plus pour quel motif – il a donné une baffe à Kevin, devant tout le monde, sur le trottoir à la sortie de l'école, et cette torgnole était d'une telle violence que je me suis senti mal, après, comme si j'en avais pris une part. Kevin, il est passé du rouge au blanc, ce qui rendait encore plus visible la trace de la grosse paluche paternelle. Il pleurait, mais pas de la même manière que lorsqu'il piquait une crise si le jeu ne se déroulait pas comme il l'entendait. Là, il ne chouinait pas. Ne trépignait pas. Il pleurait en silence et ses yeux ronds ne regardaient rien. Ils fixaient le vide, exorbités par la peur.

*Allez
On te charrie
C'est pas méchant
Vas-y
Check!*

*Ah tu colles!
Putain comment tu colles des mains*

Ahahah

*T'es gluant mec
Comment tu sues des mains!*

Ahah ahah

Putain comment il sue des mains!

Ahahahah

Raphaël, c'est pas très viril comme prénom. Je ne suis pas très viril. Fils unique, en plus. J'aurais dû avoir un frère mais il est mort avant d'être né. Après, ma mère était trop vieille. Dommage, j'aurais aimé avoir un frère chiant ou une sœur pénible, comme tous mes potes.

Mes cheveux sont fins, châtain, mes yeux ni bruns ni verts. J'ai les joues un peu trop creuses et les yeux un peu trop cernés. Je me tiens mal, un peu trop voûté. Je suis grand, mes pieds sont grands. Je n'ai pas de poils sur le torse. Pas assez de muscles. Pas de tatouage, pas de piercing. J'ai coupé mes cheveux – avant je les portais assez longs, à la Kurt

Cobain. Je suis quelqu'un de banal. Je ressemble à tout le monde ou à personne en particulier et c'est très bien. Je suis insipide et je rêve d'être invisible. Me promener dans les rues comme un fantôme. Voir ceux que j'aime sans être vu par eux. Juste les regarder vivre. Avoir des bras aussi inconsistants qu'un petit filet de brume pour les serrer et les envelopper en silence, sans les déranger, sans les faire pleurer.

Y avait un petit qui nous collait au derche. On ne le voyait jamais arriver. Il surgissait de nulle part, au beau milieu du jeu, courant dans tous les sens comme un jeune chiot.

« Eh la Mouche, chope le ballon ! » on lui criait, mais on le lançait trop haut pour lui et il avait beau sauter sur ses pattes maigres, il ne parvenait jamais à l'attraper.

On l'avait surnommé « la Mouche » parce qu'il avait des yeux un peu globuleux et qu'il était agaçant comme une mouche. On le chassait et il revenait toujours. Impossible de s'en débarrasser. On lui faisait des crasses, pourtant. Des coups de

pied au cul. Des baffes sur la tête – Kevin y allait un peu fort, parfois. Des croche-pieds – il s’étalait sur le bitume et ça nous faisait rire. Ryan faisait mine de l’aider à se relever, lâchait sa main et il perdait l’équilibre. Il ne chialait jamais, se dressait sur ses petites pattes et continuait à cavalier autour de nous jusqu’à ce que la fin de la récré sonne la fin du jeu. Il nous énervait mais on se marrait encore plus quand il était là.

Un jour, il a disparu – déménagé et changé d’école. On l’a regretté, la Mouche. Sans lui, c’était pas pareil.